

XYZ. La revue de la nouvelle



Vides

Isabelle Bujold

Cimetières

Numéro 89, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold, I. (2007). Vides. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 79–80.

Vides
Isabelle Bujold

J'AVAIS L'ŒIL à peine sec que je ne pensais déjà plus à toi. J'étais là, au bord de ta tombe, parée de ma plus belle robe noire, quand j'ai aperçu Nathan. Le cœur en compote, j'écoutais distraitemment ton vieux frère nous parler de toi et je laissais mon regard dériver sur le cimetière doré. Oui, doré, pas gris, désolée, mais il n'y a pas eu de parapluies à ton enterrement, il faisait tellement soleil que c'en était presque gênant, remarque, ça m'a permis de cacher mon regard absent derrière d'immenses lunettes noires.

J'étais donc là, désœuvrée, encore un peu vide de toi, et je regardais les gens massés autour d'autres trous sinistres. Je dis les gens... en fait, il n'y avait que nous et la famille de Nathan, mais dès cet instant où je l'ai vu, il n'y a plus eu que Nathan et moi, *exit* les familles. Il était grand, un peu gauche, les cheveux en bataille, mais surtout, il était habillé en rouge. À un enterrement. Ce qui explique que je l'aie remarqué, j'imagine. J'aimerais te dire qu'il m'a immédiatement remarquée, lui aussi, que son regard a été irrésistiblement attiré vers moi, mais il n'en est rien. J'ai fait une folle de moi : dès que mon oncle s'est tu et que toute la famille a commencé à se recueillir, je me suis mise à parler fort, à gesticuler, et même à rire dans l'espoir d'attirer son attention. En vain. Quand tout le monde est parti, mal à l'aise, j'ai prétexté une immense douleur doublée d'un grand besoin de solitude pour rester dans les parages. Dès que le service de son parent mort (je ne sais toujours pas qui c'est) a été terminé et que la masse a commencé à se disperser, j'ai glissé mon numéro de téléphone dans sa poche. Comme dans un bar, sauf qu'on était dans un cimetière.

J'ai attendu qu'il m'appelle, accrochée au téléphone. Non, en fait, je mens... Je l'avais oublié quand il m'a appelée, ce qui rend la suite encore plus honteuse, il n'avait été qu'un coup de tête, qu'un coup de cœur vide complètement puéril. Il a trouvé mon numéro au fond de sa poche et m'a téléphoné, intrigué. Ça peut paraître fou, mais je l'ai reconnu par sa voix, même si je ne l'avais jamais

entendue. Il avait une voix de services funèbres ensoleillés, de cheveux fous et de vêtements trop rouges. Nous nous sommes rencontrés au restaurant, une fois puis plusieurs, et nous nous sommes échoués sur mon lit, une fois, puis plusieurs puis trop mais encore pas assez... Nous comblons le vide, en silence et en secret. Je n'étais pas la première à glisser ma main dans sa poche. Aujourd'hui, il fait gris et je suis là, appuyée sur une tombe silencieuse. Il pleut ou je pleure, je ne sais plus, mais j'aurais besoin de toi. Parle-moi.